

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 60 (1915)
Heft: [1]: La guerre européenne : avant-propos stratégiques

Artikel: La deuxième bataille d'Ypres
Autor: Feyler, F.
Kapitel: La contre-attaque franco-belge
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-339676>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 05.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

semaine d'avant, la ligne des troupes britanniques était restée sensiblement ce qu'elle avait été depuis la retraite des 3 et 4 mai.

Assurément cette conclusion est juste, et, sous ce rapport, malgré les ellipses, le public britannique fut probablement plus près de la réalité que le public allemand, qui dut s'attendre à une irruption plus ou moins prochaine à Ypres. Heureusement, quand l'arrêt des opérations surviendra dans les Flandres, les résultats plus effectifs de la grande bataille de Galicie lui auront donné d'autres motifs d'espérer.

La contre-attaque franco-belge.

Il reste à examiner comment les peuples belligérants et les neutres ont été informés de la reprise partielle du terrain et de la jonction retrouvée entre alliés au nord d'Ypres. Cette recherche ramène aux opérations du front de la division française et de la droite belge.

On se rappelle que le 28 avril, la grosse attaque allemande sur le canal avait été considérée par les alliés comme enrayée. Les Français avaient repris Lizerne. Ils avancèrent ce jour-là et les jours suivants, et, en liaison avec les Belges, progressèrent sur la rive droite du canal.

Le communiqué anglais informa que le 28 les attaques ennemies ne s'étaient pas renouvelées ; d'ailleurs, il n'y avait plus d'Allemands, à l'ouest du canal, sauf à Steenstraat, où ils avaient établi une petite tête de pont.

Les communiqués de Berlin ne donnèrent pas de la situation des forces allemandes une appréciation aussi modeste.

« Nos positions situées sur la rive occidentale du

canal, au nord d'Ypres, dit le télégramme du 29, sur le ruisseau Yperlee, près de Steenstraat et de Het-Sas, ont été attaquées depuis hier après-midi, sans interruption et sans succès. Une attaque entreprise hier soir en commun par des Français et des Algériens contre notre aile droite, à l'est du canal, a échoué avec de grosses pertes pour l'ennemi. »

Puis, selon la tradition qui encourage volontiers le quartier-général à rappeler les gloires passées à l'heure où elles s'éloignent, le télégramme ajoute :

« Le nombre de canons ennemis pris par nous dans les combats au nord d'Ypres s'élève à soixante-trois. »

La tête de pont non plus ne paraît pas aussi médiocre à l'informateur allemand que la font les Anglais. Le télégramme du lendemain laisse entendre qu'elle justifie tous les espoirs d'offensive :

« Pendant la nuit, l'ennemi a attaqué entre Steenstraat et Het-Sas. Le combat dure encore. Les têtes de pont sur la rive occidentale du canal, près des localités de Steenstraat et de Het-Sas, ont été organisées par nous et sont solidement en notre possession. »

LE BOMBARDEMENT DE DUNKERQUE

Au surplus, un fait inédit et qui ne peut manquer de produire sur l'esprit public une profonde impression, est dévoilé par ces mêmes télégrammes : Dunkerque est bombardée.

En France on a levé les yeux vers le ciel et dépêché des hydro-avions en reconnaissance au-dessus de l'océan. Des obus sont tombés sur Dunkerque, cela est incontestable. Ils ont commencé à tomber le 29 mai à 11 h. 30. « Les coups furent tirés d'abord de sept en sept minutes, puis de cinq en cinq, au total vingt obus qui creusèrent des entonnoirs de dix à quinze

mètres, produisant des colonnes de fumée pareilles à celles qui s'échappent des marmites. »

Ces projectiles viennent-ils des airs ou de l'onde ? Ils ne viennent pas des airs ; ce sont de vrais obus, non des bombes, et puissants, de 380 millimètres. Ils ne viennent pas des ondes ; les vaisseaux allemands les plus gros sont à Ostende, une escadrille de dix bâtiments légers. Ils viennent de terre, simplement. Les canons sont dans les lignes allemandes, quelque part aux environs de Nieuport, et tirent à une trentaine de kilomètres de portée. Un joli résultat balistique, assurément, mais point inédit dans les annales des constructions maritimes. Quant à l'effet stratégique, il est nul et ne peut être que nul. Ce n'est donc qu'une opération morale.

D'aucuns la trouveront un tantinet puérile. A quoi le bombardement peut-il conduire, tant que les défenseurs de l'Yser ne sont pas refoulés ? Dunkerque reste en place et les canons aussi ; bombardants et bombardés ne bougent pas d'une semelle ; ils demeurent à la distance de trente kilomètres les uns des autres.

Bien plus, les bombardés ne sont même pas l'obstacle qu'il faudrait abattre, c'est-à-dire les forces qu'il faudrait faire reculer pour obtenir un résultat stratégique. La ligne de combat conserve non seulement son emplacement, elle conserve sa vigueur. Il n'y a donc rien de fait. Pour l'acte essentiel du refoulement de la ligne de bataille, beaucoup mieux vaudraient des canons qui tirent de moins loin un projectile moins puissant, mais qui, plus nombreux, tireraient plus de projectiles sur un front plus étendu. Ils seraient alors utiles à l'infanterie qui s'empare de l'obstacle, tandis que le bombardement de Dunkerque ne sert de rien à l'infanterie ; il ne l'a pas fait avancer d'un pas, et ne met pas la moindre taupinière en sa possession.

Ces explications de simple bon sens sont celles qui seraient adressées aux populations civiles s'il ne s'agissait pas précisément d'éveiller chez elles des impressions contraires. Les télégrammes ont raconté l'offensive d'Ypres ; ils ont dit les premiers succès et démenti les derniers revers ; l'opération est donc en bonne voie aux yeux des lecteurs.

Sur quoi, la grande nouvelle : « La forteresse de Dunkerque a été prise sous le feu de notre artillerie ». Et, le jour suivant : « La place forte de Dunkerque continue à être bombardée ». Par conséquent l'offensive continue ses succès. L'armée progresse. Comment exigerait-on du grand public les connaissances balistiques nécessaires pour qu'il se rende compte que Dunkerque peut être bombardée tout à coup sans que l'armée ait fait un pas en avant ? L'équivoque devient avantageuse au point de vue moral.

A vrai dire, il faut songer au lendemain. Mais l'état-major peut espérer un lendemain favorable. Qu'une nouvelle offensive, à échéance point trop retardée aboutisse, l'équivoque sera couverte. Le bombardement se reliera aux faits nouveaux. Si elle n'aboutit pas, le télégraphe n'insistera pas. On trouvera un dérivatif : les Turcs vainqueurs à Gallipoli, ou l'offensive en Courlande, ou l'opération qui se prépare du côté des Carpathes.

C'est le vieux procédé connu. Depuis six mois, il n'a pas varié plus que les lignes de bataille. Le bombardement de Dunkerque lui appartient.

LA MANŒUVRE

Pendant les premiers jours de mai la situation ne change guère. Des deux parts, les communiqués belligérants annoncent des attaques et des contre-attaques locales, sans résultats très apparents. Deux actions plus vives seulement seront signalées par les télégrammes français et belges, et passées sous silence par ceux du quartier-général allemand.

La première est du mardi 4 mai. « Dans la soirée de mardi, dit le communiqué français du 5, 23 h., nous avons enlevé une tranchée allemande et poussé nos lignes d'avant entre Lizerne et Het-Sas, dont nous sommes maîtres. L'ennemi n'a pas contre-attaqué. »

La contre-attaque semble n'avoir été que retardée, car le communiqué du 6, 15 h., ajoute : « Nous avons repoussé facilement, au nord d'Ypres, une attaque de nuit débouchant de Steenstraat. »

La seconde action est de la nuit du 11 au 12 mai, et jours suivants. Auparavant, l'artillerie allemande avait bombardé tout le front belge, de l'est de Dixmude à la mer. Au nord de Dixmude, entre autres, où les Belges avaient réussi à jeter une tête de pont sur la rive droite de l'Yser, le bombardement avait été particulièrement actif. C'est là que, dans la nuit du 11 au 12 mai, trois bataillons allemands prononcèrent une vive attaque. Les Belges la repoussèrent en enlevant un certain nombre de prisonniers. En même temps, une division belge gagnait quelque terrain au sud de la localité.

Les Allemands revinrent à la charge dans la nuit du 12 au 13, mais pour être repoussés de nouveau.

Ce sont là des avant-propos. Le véritable engage-

ment pour la reprise des positions primitives ne commencera que le 16. Il faut laisser la parole aux belligérants.

Version française.

Version allemande.

16 mai.

7 heures. — Au nord d'Ypres, nous avons infligé un échec à l'ennemi. Nos troupes ont enlevé plusieurs tranchées en avant de Het-Sas. En même temps, elles se sont emparées d'une partie de Steenstraat, à l'ouest du canal et du pont sur le canal. Elles ont pris trois mitrailleuses et fait une cinquantaine de prisonniers, dont un officier.

15 heures. — L'ennemi a prononcé cette nuit trois contre-attaques contre Steenstraat et environs. La troisième, effectuée à l'aurore, a été particulièrement violente. Les assaillants furent repoussés et subirent de grosses pertes.

Nous avons pris hier six mitrailleuses et un lance-bombes.

Au nord d'Ypres, les troupes noires, sans tenir aucun compte de leurs pertes, attaquent nos positions à l'ouest du canal, près de Steenstraat et de Het-Sas. A Het-Sas, toutes les attaques ont été repoussées. A Steenstraat, le combat dure encore.

17 mai.

7 heures. — Dans l'après-midi du 16, nous avons repoussé à Steenstraat, avec plein succès, une quatrième contre-attaque allemande. Nous avons conservé toutes les positions conquises hier et consolidé notre gain dont le violent effort de l'ennemi souligne l'importance.

15 heures. — Dans la région de Het-Sas, nos progrès ont continué. Nous avons enlevé hier une maison fortement organisée par l'ennemi. Nous avons dépassé sur la rive est du canal la première ligne allemande faisant cent quarante-cinq prisonniers et prenant quatre mitrailleuses. Une contre-attaque ennemie a échoué complètement.

Au nord d'Ypres, à l'ouest du canal, près de Steenstraat et d'Het-Sas, nous avons abandonné nos positions avancées, et afin d'éviter des pertes du fait de la canonnade ennemie, nous avons reculé, vers nos positions principales sur la rive occidentale du canal, les faibles effectifs qui se trouvaient là.

18 mai.

7 heures. — L'ennemi, menacé par nos attaques heureuses des jours précédents d'un enveloppement complet, a évacué, la nuit dernière, les positions qu'il occupait encore à l'ouest du canal de l'Yser. Nous avons, d'autre part, maintenu tous nos gains sur la rive est.

15 heures. — Sur le terrain conquis par nous hier et avant-hier, à l'ouest du canal de l'Yser, les Allemands ont laissé 2 000 morts environ et un grand nombre de fusils.

Au cours de l'action d'hier nous avons fait de nouveau quelques prisonniers.

A l'est du canal, nous avons consolidé les positions récemment enlevées par nous. Pendant la nuit, les Allemands ont tenté une contre-attaque particulièrement violente après bombardement et lancement de bombes. Ils ont été repoussés.

Au nord d'Ypres, sur le canal, près de Steenstraat et de Het-Sas, le calme a régné hier.

Sur la rive orientale du canal, à l'est de Boesinghe, se sont développés en quelques endroits, des combats qui durent encore.

Cette fois-ci il y a un aveu. Après tout ce que l'on a vu précédemment, c'est un soulagement. Il n'y a pas lieu de chicaner sur les modalités et de relever que maintenant qu'on l'abandonne la tête de pont ne revêt plus l'importance qu'elle avait à l'heure de sa conquête. Ce sont procédés d'usage partout dans les dépêches de guerre ; l'euphémisme y règne en maître. Il n'y a pas lieu de chicaner non plus sur les quatre contre-attaques passées sous silence. La situation n'est pas ici celle de la bataille de l'Aisne, par exemple, où le silence sur la contre-offensive a constitué une altération du caractère même de la bataille, c'est-à-dire a servi à une équivoque, à une orientation des esprits vers une image erronée de la réalité. A Steenstraat la question des contre-attaques n'est pas essentielle ; chacun, en Allemagne comme

ailleurs, aura bien supposé que la retraite n'avait pas été ordonnée avant que tous les moyens eussent été épuisés pour l'éviter. Et enfin, sur le fond, les circonstances invoquées pour justifier la retraite doivent avoir répondu à la réalité. Constatant sa situation aventurée et la menace d'une défaite, dont la manœuvre franco-belge dévoile l'imminence, le détachement allemand rompt le combat. La preuve en est l'annonce télégraphique précédant l'avis du succès donné par la dépêche française. Et la preuve en est aussi la dépêche française elle-même, celle du 18 mai, 7 heures, qui dit l'évacuation de sa position par l'ennemi sous la seule menace de la manœuvre assaillante.

Ainsi un aveu allemand, le premier qui ait été enregistré aussi catégorique jusqu'à ce jour. Vient-il en contradiction des traditions passées, une sorte d'exception à la règle ? Marquerait-il même le début d'une méthode neuve ? Ou bien s'allie-t-il avec le passé ? Il faut le demander à la suite des événements.

Du 18 au 20 mai, le temps humide et brumeux gêne l'activité des armées. Même la canonade s'affaiblit. Le 18 mai, il y a eu encore quelques engagements, des combats que les télégrammes de Berlin du lendemain présentent comme prenant une tournure favorable aux armées allemandes, et que la dépêche de Paris précisera en disant qu'ils ont consisté en deux tentatives d'attaques arrêtées par les feux de la défense. Mais les 19 et 20, rien qui mérite une mention. L'activité reprendra pendant la nuit du 20 au 21, et d'emblée, on se retrouve en pleine contradiction. « Les troupes françaises de couleur ont attaqué de nuit notre position à l'est du canal. Le combat se poursuit », dit le télégramme berlinois du 21. La version française donne exactement le contre-pied. Les Allemands ont pris l'initiative de l'attaque et le com-

bat ne se poursuit pas parce qu'il a pris fin par l'échec de l'ennemi.

21 mai, 15 heures. — Au nord d'Ypres, à l'est du canal de l'Yser, l'ennemi a prononcé au début de la nuit une dernière attaque contre nos tranchées. Il a réussi d'abord à prendre pied, mais une contre-attaque immédiate l'a refoulé et nous avons gagné du terrain au delà de nos positions initiales. Nous avons fait 120 prisonniers.

23 heures. — Les rapports complémentaires soulignent l'importance de l'échec subi par les Allemands au cours de leur attaque dans la nuit du 20 au 21 au nord d'Ypres. Le nombre des prisonniers fait par nous atteint 150. Nous avons pris plusieurs lance-bombes. Plus de 500 cadavres allemands ont été comptés sur le terrain.

Nous revoici dans la tradition des désaccords entre belligérants, et de nouveau la question se pose de celui des deux qui a intérêt à dire ou à cacher le résultat ? A le dire, le vainqueur, naturellement ; à le cacher, le vaincu, naturellement aussi. Pense-t-on que le quartier-général allemand aurait gardé le silence s'il l'avait emporté ? Assurément non.

Mais pourquoi cacher l'échec ? Probablement, parce que le recul précédent, celui de Steenstraat, ayant été avoué quatre jours auparavant, ce second aveu risquerait de laisser supposer une situation en passe d'être compromise sur le front nord d'Ypres, vers lequel le public regarde avec confiance, attendant la trouée de la ligne alliée entamée le 22 avril.

Mais pourquoi, dira-t-on encore, ajouter à cette dissimulation de la fin du combat celle du début et attribuer l'initiative aux Français ? Premièrement parce qu'il devient plus facile de taire l'échec en laissant croire au succès. L'ennemi a tenté d'attaquer, il sera refoulé, d'office. Pour le moment, le combat continue. On n'en parlera plus les jours suivants, d'où le public conclura, sans hésitation, que l'attaque a été finalement repoussée. Il ne sera pas même besoin de

le dire. Tandis qu'en gardant l'initiative de l'attaque, il serait impossible de ne pas ajouter à quoi elle a abouti. Le silence avouerait un revers.

Le second motif de dissimulation est que la réalité marquerait le désir de regagner le passage du canal. Le revers en paraîtrait plus sensible. Le renversement des rôles procure un double bénéfice : affirmation d'une volonté simplement défensive ; affirmation que cette volonté a été imposée à l'ennemi.

En résumé, du côté allemand, on discerne des raisons d'intérêt à masquer la réalité.

Y en a-t-il du côté français ? Les Français ont-ils un avantage à présenter leur succès comme provoqué par une contre-attaque ennemie plutôt que comme le couronnement de leur résolution délibérée ? On ne verrait pas pourquoi. On admettrait plus volontiers le contraire. Il peut paraître plus glorieux pour un chef d'avoir arrêté un plan et d'en avoir poursuivi avec succès l'exécution que d'avoir agi occasionnellement, stimulé par son antagoniste. En outre, du point de vue de la confiance à faire régner dans le public, la prise de l'initiative indique plus clairement la liberté des résolutions. On peut et l'on ne craint pas de se mesurer avec l'ennemi ; on n'attend pas qu'il vienne

Les jours suivants, accalmie. Jusqu'à quand se prolonge-t-elle ? S'il faut se limiter aux dépêches du grand quartier-général allemand, elle dure jusqu'au 29 mai sur le front français proprement dit. Il y a bien un engagement le 24, mais il intéresse plutôt les Anglais, soit la région de Wieltje et Hooge. Les combats de Steenstraat semblent terminés. Les Allemands ont replié la tête de pont, mais se sont maintenus sur l'autre rive du canal, ou du moins, à proximité immédiate. L'engagement du 29 ne

change rien à cette situation. Le communiqué de Berlin, du 30, expose que l'attaque des Français, après une préparation de six heures par l'artillerie, a porté sur les positions d'Houdt-Ferme, c'est-à-dire très près du canal. Cette attaque ayant subi de lourdes pertes et ayant été repoussée, il ne reste qu'à conclure au maintien de la situation faite par l'offensive des gaz, le 22 avril, à la seule exception de l'abandon de la tête de pont de Steenstraat. Partout ailleurs, les troupes allemandes ont maintenu la ligne à laquelle l'offensive des gaz les avait portées.

Les télégrammes français présentent un tableau différent.

Après l'affaire de la nuit du 20 au 21 mai, l'accalmie dure deux jours, les 21 et 22. Pendant la nuit du 22 au 23, les Allemands essaient, sur plusieurs points du front de la mer à Arras, de revenir à la charge. Leur première tentative s'est produite au nord d'Ypres, à l'est du canal, mais cette attaque n'a pas réussi à déboucher. Entre Steenstraat et Ypres, des essais continuent encore le jour suivant ; les gaz asphyxiants sont utilisés ; pas de résultat.

Une nouvelle accalmie remplit la période du 14 au 25, mais le 26, les troupes belges repoussent deux attaques allemandes au nord et au sud de Dixmude ; le 27, des combats d'artillerie intermittents se poursuivent tout le long du canal, et trois jours plus tard, le communiqué du soir annoncera que les troupes françaises ont enlevé la totalité des tranchées allemandes à la cote 17, dans la région de Pilkem. Elles ont fait une cinquantaine de prisonniers, pris trois mitrailleuses et repoussé ensuite une contre-attaque.

Depuis lors, la situation de fait a confirmé la version française. Le système de la négation des revers se retrouve ainsi dans les dépêches du grand

quartier-général, et l'aveu de la retraite de Steenstraat devient une simple et modeste exception à la règle. Modeste? Ne serait-on pas autorisé à croire aussi, en présence de tant de précédents suspects, que l'exception a été facilitée par la possibilité, pour le quartier-général, d'atténuer la confession d'un recul difficile à dissimuler en offrant au public le spectacle d'une manœuvre voulue et réussie? Ce serait, sous une autre forme, le procédé de Neuve-Chapelle. Moins un échec qu'un éloge.

Résumé et conclusion.

Le front rétabli à fin mai n'est pas celui que les Allemands ont refoulé le 22 avril. Un saillant subsiste à Ypres, mais un saillant moins arrondi. Au lieu du demi-cercle prononcé de Steenstraat à Zwartelen par Langhemarck et Broodseinde, la ligne décrit une courbe étalée par Pilkem, Wieltje et Hooge. Le recul moyen a été ainsi d'environ deux kilomètres.

Dans ses grandes péripéties, l'action peut être résumée comme suit :

Surprise allemande réussie sur le front Steenstraat-voie ferrée Ypres-Stalden occupé par les Français. Ceux-ci se replient le long de la voie ferrée, jusqu'au canal, et vers Steenstraat, derrière le canal. Le front anglais du nord d'Ypres, de Langhemarck à Broodseinde, doit se conformer au recul français ; il s'aligne sur Pilkem-St-Julien-nord de Broodseinde. Cette péripétie remplit les journées du 22 avril au 1^{er} mai.

Retraite délibérée anglaise. Elle porte le front sur la ligne sud de Pilkem-Wieltje-Hooge. Le mouvement s'effectue du 1^{er} au 4 mai.

Retraite forcée anglaise vers Ypres, puis retour à